

(Extrait du "Messager du Sacré Cœur de Jésus.")

St. Isidore le laboureur.

Le 12 mars 1622, un mouvement inaccoutumé se manifestait au milieu de la ville de Rome. Des flots de peuple se pressaient aux avenues de la basilique de Saint-Pierre, et c'est à grand-peine qu'après s'être, longtemps à l'avance, assuré le passage, les nombreux étrangers, Espagnols pour la plupart, parvenaient à se faire place dans la vaste nef, trop étroite aujourd'hui pour contenir une telle multitude. Ce n'était pas sans doute la première fois que la ville éternelle offrait au monde l'imposant spectacle des fêtes d'une canonisation; mais jamais elle ne s'était prêtée, au dedans et au dehors de la basilique, à de plus splendides préparatifs; jamais elle ne déploya de plus somptueuses magnificences. C'est que le Pape Grégoire XV, qui se sentait mourir, avait hâte d'offrir aux nouveaux Saints, avec le tribut des hommages de la chrétienté entière, la dette insigne d'une reconnaissance toute paternelle. De son côté Philippe IV était jaloux de prendre royalement sa part dans les frais d'une solennité où tant d'honneur allait rejaillir sur le diadème de la catholique Espagne, puisque, à l'exception d'un seul, tous les Bienheureux que l'Eglise canonisait en ce jour étaient enfants de ce noble pays.

Chose admirable! En tête de cette liste glorieuse où rayonnent des noms comme ceux d'Ignace de Loyola, du grand François-Xavier, de la séraphique Thérèse et de l'héroïque Philippe de Néri, il est un nom que la foule salue de ses premières acclamations, et qu'elle invoque tout haut avec une foi dont la majesté des cérémonies n'a pu réprimer le soudain élan. C'est le nom d'un simple laboureur, d'un homme de peine, dont la vie s'écoula obscure et méprisée, il y a plusieurs siècles, mais qui déjà en possession du culte populaire, voit la capitale d'un fier empire se réclamer de son patronage auguste.

Aussi c'est une merveille d'entendre comment les chroniqueurs du temps s'appliquent à nous raconter par le détail les réjouissances publiques qu'éclaira le soleil du 20 juin de la même année. C'était le jour que Madrid avait choisi pour reproduire, à la gloire de son saint patron, les fêtes dont Rome l'avait honoré le 12 mars précédent. La ville se vit transformée en un gracieux parterre: des guirlandes de lauriers entrelacées de fleurs et, la nuit, illuminées de mille étoiles, couvraient le long des maisons tendues de draperies, ou se balançaient au-dessus des rues jonchées d'un feuillage odorant. C'est sous ce dôme continu de verdure, à travers des arcs de triomphe sans nombre, et le long d'une double haie de mâts aux flottantes banderoles que se déroula le cortège magnifique au milieu duquel s'élevait le char de saint Isidore, dont les joyaux de Madrid s'étaient offerts à revêtir de ciselures d'argent et d'or tous les dessins. Six cents prêtres formaient en avant la garde d'honneur. Le roi, dans tout l'éclat de la pompe souveraine, et escorté lui-même d'une brillante cour, suivait le char du laboureur.

La marche était fermée par de forts détachements des troupes à pied et de nombreux escadrons de cavalerie, qui abandonnaient au vent les drapeaux conquis sur les Maures dans une journée fameuse dont on attribuait l'honneur au nouveau Saint.

Mais avant de rappeler la part qui revient à saint Isidore dans cette mémorable victoire, nous devons retracer les principaux traits de la vie de ce grand serviteur de Dieu; vie si vulgaire aux yeux du monde, si méritoire et si belle aux yeux du ciel. "C'est en creusant ses sillons et en versant ses glèbes, nous dit le décret de canonisation, que le prudent cultivateur rencontre ce trésor de la grâce divine avec lequel il acheta la principauté de la gloire céleste."

Nous savons peu de chose sur les jeunes années de cet enfant de bénédiction. Né à Madrid de parents chrétiens, vers la fin du XI^e siècle, il reçut d'eux avec la vie les premiers enseignements de la foi, et mit de bonne heure à profit cette éducation de la mère dont l'absence se fait toujours sentir. La pauvreté de sa famille n'ayant pas permis de lui procurer l'instruction complète, il apprit ce qui pouvait suffire à son état modeste, jusqu'à ce que son père l'exerçât tout entier avec lui à la culture des champs. Les semaines se passaient dans cette uniformité de labeurs; mais le dimanche, après qu'il avait assisté avec ses parents aux offices de la paroisse de Saint-André, Isidore se déroba à eux pour aller frapper en toute hâte à la porte d'un couvent de chanoines, qui suivaient, dans cette ville, la règle de saint Benoît. Avidé d'entendre discourir des choses de Dieu, il s'assayait, naïf enfant! au milieu des vénérables Pères, prenait part à leurs entretiens, les interrogeait, les écoutait, et développait ainsi de plus les germes d'une piété profonde, particulièrement de cette dévotion pour Jésus-Christ crucifié et pour la Vierge des douleurs, qui composait alors son unique science, et qui devait à jamais lui tenir lieu de tous les livres. Heureuse science que celle qui fait les Saints! admirable livre que ce crucifix aux pieds duquel ils l'ont puisée!

Isidore avait grandi. Entré au service d'un gentilhomme nommé Vera, qui l'employait à labourer ses terres et à faire valoir une de ses fermes, il résolut de se dévouer à procurer le bien de son maître, et celui-ci ne tarda pas à voir la bénédiction du ciel descendre sur sa maison. Charmé de s'être attaché à un serviteur si précieux, Vera se fût bien gardé de trouver mauvais qu'il réservât à Dieu les prémices de ses journées laborieuses; d'autant qu'il lui fut donné plusieurs fois de reconnaître d'une manière sensible comment le Seigneur Jésus, qui ne veut pas que nous considérions comme perdu pour nous ce que nous savons sacrifier pour lui, prend en main le intérêt de ceux qui ne consentent pas à négliger les siens.

Du reste la vie du pieux laboureur était ordonnée avec cette régularité qui fait les heures pleines, sans rien laisser au hasard de l'oisiveté ou du caprice. Chaque chose trouvait sa place en son temps: le travail

n'y faisait point oublier la prière, et la prière n'y gênait point le travail.

Cette vie, si parfaite dans sa simplicité, trouvait trop peu d'imitateurs pour ne pas se heurter à beaucoup d'envieux; elle se manifestait si bien comme un reproche permanent à l'encontre de certains oisifs, que ceux-ci jurèrent de perdre Isidore. Mais ce fut en vain qu'on l'accusa auprès de son maître de fainéantise et de vol; ce fut en vain qu'on le représenta comme un dissipateur qui jetait aux oiseaux du ciel, ou faisait passer à des misérables sans aveu, le blé qu'il déroba; comme un faux dévot qui ne hantait les églises que pour se soustraire plus sûrement au travail, et déguiser plus hypocritement ses larcins. Le noble gentilhomme avait surpris trop souvent la main de la Providence dans le secret de ces libéralités qu'on estimait hors de saison, pour songer à se priver jamais d'un serviteur qui prêtait à Dieu en donnant aux pauvres, et que Dieu remboursait avec usure. Plus d'une fois en effet, le blé s'était multiplié entre les mains d'Isidore, et il avait pu voir les provisions de l'indigence se quadrupler au sortir de la trémie dans laquelle il les faisait moudre.

Cependant les divisions des chevaliers chrétiens venaient d'amener le roi maure dans les murs de Madrid. Des familles entières quittèrent une ville où elles craignaient de voir se renouveler des persécutions dont le souvenir vivait encore. Isidore chercha, avec beaucoup d'autres, un refuge à quelques lieues de là, et fut placé chez un fermier comme garçon de labour. Il avait alors près de trente ans. Dans la nouvelle condition qui lui est faite, il ne veut rien changer à sa façon de servir à la fois Dieu et ses maîtres, et les mêmes bénédictions du ciel récompensent sa peine. Hélas! la même envie aussi s'attache à dénaturer ses intentions et à calomnier sa conduite. Plus crédule que le chevalier Vera, peut-être parce qu'il n'avait pas eu comme lui des preuves manifestes de la protection divine sur le vertueux jeune homme, le nouveau maître se laisse persuader que la piété faisait tort au travail, et que les heures passées à l'église seraient plus utilement employées à la ferme. Dès ce moment il exige d'Isidore une assiduité sans réserve, et, dans la tâche qu'il lui impose chaque jour, il se montre difficile jusqu'à la tyrannie. Celui-ci, loin de se plaindre, ne fait que redoubler de vigilance et d'activité, et, sans préjudicier en rien de ce qu'il doit à Dieu, il force les hommes à lire sa justification dans sa conduite même, en sorte qu'après peu de temps toutes les préventions étaient tombées, toutes les jalousies s'étaient tuées.

Le moment était venu pour Isidore de se choisir une compagne, avec laquelle il pût travailler à accomplir la volonté de Dieu, en se sanctifiant dans l'état du mariage. Marie Torribia était parfaitement digne d'un tel époux, et nous aurons assez dit pour son éloge, si nous rappelons que l'Eglise, toujours si empressée à honorer la sainteté dans tous les rangs, devait placer à son tour l'humble femme sur les autels. Tous deux ayant mis en commun, avec leurs modestes